

P. LAFARGUE

**La méthode historique
de Karl Marx**

La méthode historique de Karl Marx

*Le mode de production de la vie matérielle
conditionne en général le procès de développement
de la vie sociale, politique et intellectuelle.*

Karl Marx

I

Les critiques socialistes

Marx, depuis environ un demi-siècle, a proposé une nouvelle méthode d'interprétation de l'histoire que lui et Engels ont appliquée dans leurs études. Il se conçoit que les historiens, les sociologues et les philosophes, redoutant que le penseur communiste ne corrompe leur innocence et ne leur fasse perdre les faveurs de la bourgeoisie, l'ignorent, mais il est étrange que des socialistes hésitent à s'en servir, par crainte peut-être d'arriver à des conclusions qui chiffonneraient les notions bourgeoises, dont à leur insu ils restent prisonniers. Au lieu de l'expérimenter, pour ne la juger qu'après usage, ils préfèrent discuter sur sa valeur en soi et lui découvrent d'innombrables défauts: elle méconnaît, disent-ils, l'idéal et son action; elle brutalise les vérités et les principes éternels; elle ne tient pas compte de l'individu et de son rôle; elle aboutit à un fatalisme économique qui dispense l'homme de tout effort, etc. Que penseraient ces camarades d'un charpentier qui, au lieu de travailler avec les marteaux, scies et rabots mis à sa disposition, leur chercherait chicane? Comme il n'existe pas d'outil parfait, il aurait long à déblatérer. La critique ne cesse d'être futile pour devenir féconde que lorsqu'elle vient après l'expérience, qui, mieux que les plus subtils raisonnements, fait sentir les imperfections et enseigne à les corriger. L'homme s'est d'abord servi du grossier marteau de pierre, et l'usage lui a appris à le transformer en plus d'une centaine de types, différant par la matière première, le poids et la forme.

Leucippe et son disciple Démocrite, cinq siècles avant Jésus-Christ, introduisirent la conception de l'atome pour comprendre la constitution de l'esprit et de la matière, et pendant plus de deux mille ans les philosophes, au lieu de songer à recourir à l'expérience pour éprouver l'hypothèse atomique, discutèrent sur l'atome en soi, sur le *plein* de la matière, indéfiniment continue, sur le *vide* et le *discontinu*, etc., et ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que Dalton utilisa la conception de Démocrite pour expliquer les combinaisons chimiques. L'atome, dont les philosophes n'avaient su rien faire, devint entre les mains des chimistes "un des plus puissants outils de recherche que la raison humaine ait su créer". Mais voilà qu'après usage, ce merveilleux outil est trouvé imparfait et que la radio-activité de la matière oblige les physiciens à pulvériser l'atome, cette particule ultime, insécable et impénétrable de la matière, en particules ultra-ultimes, de même nature dans tous les atomes, et porteurs d'électricité. Les atomuscles, mille fois plus petits que l'atome d'hydrogène, le plus petit des atomes, tourbillonneraient avec une extraordinaire vélocité, autour d'un noyau central, comme les planètes et la terre tournent autour du soleil. L'atome serait un minuscule système solaire et les éléments des corps que nous connaissons ne se différencieraient entre eux que par le nombre et les mouvements giratoires de leurs atomuscles. Les récentes découvertes de la radio-activité, qui ébranlent les lois fondamentales de la physique mathématique, ruinent la base atomique de l'édifice chimique. On ne peut citer un plus mémorable exemple de la stérilité des discussions verbales et de la fécondité de l'expérience. L'action dans le monde matériel et intellectuel est seule féconde: "Au commencement était l'action".

Le déterminisme économique est un nouvel outil, mis par Marx à la disposition des socialistes pour établir un peu d'ordre dans le désordre des faits historiques que les historiens et les philosophes ont été incapables de classer et d'expliquer. Leurs préjugés de classe et leur étroitesse d'esprit donnent aux socialistes le monopole de cet outil; mais ceux-

ci avant de le manier veulent se convaincre qu'il est absolument parfait et qu'il peut devenir la clef de tous les problèmes de l'histoire; à ce compte, ils pourront, leur vie durant, continuer à discourir et à écrire des articles et des volumes sur le matérialisme historique, sans avancer la question d'une idée. Les hommes de science ne sont pas si timorés; ils pensent "qu'au point de vue pratique, il est d'importance secondaire que les théories et les hypothèses soient correctes, pourvu qu'elles nous guident à des résultats s'accordant avec les faits"¹. La vérité, après tout, n'est que l'hypothèse qui opère le mieux: souvent l'erreur est le plus court chemin à une découverte. Christophe Colomb, partant de l'erreur de calcul commise par Ptolémée sur la circonférence de la terre, découvrit l'Amérique, alors qu'il pensait arriver aux Indes Orientales. Darwin reconnaît que l'idée première de sa théorie de la sélection naturelle lui fut suggérée par la fausse loi de Malthus sur la population, qu'il accepta les yeux fermés. Les physiciens peuvent aujourd'hui s'apercevoir que l'hypothèse de Démocrite est insuffisante pour comprendre les phénomènes récemment étudiés, cela n'empêche qu'elle a servi à édifier la chimie moderne.

Marx, et c'est un fait qu'on remarque peu, n'a pas présenté sa méthode d'interprétation historique en un corps de doctrine avec axiomes, théorèmes, corollaires et lemmes: elle n'est pour lui qu'un instrument de recherches; il la formule en un style lapidaire et la met à l'épreuve. On ne peut donc la critiquer qu'en contestant les résultats qu'elle donne entre ses mains, qu'en réfutant par exemple sa théorie de la lutte des classes. On s'en garde. Les historiens et les philosophes la tiennent pour oeuvre impure du démon, précisément parce qu'elle a conduit Marx à la découverte de ce puissant moteur de l'histoire.

II

Philosophies déiste et idéaliste de l'histoire

L'histoire est un tel chaos de faits, soustraits au contrôle de l'homme, progressant et régressant, se choquant et s'entrechoquant, apparaissant et disparaissant sans raison apparente, qu'on est tenté de penser qu'il est impossible de les relier et de les classer en séries, dont on parviendrait à découvrir les causes d'évolution et de révolution.

L'échec des systématisations historiques a fait naître dans l'esprit d'hommes supérieurs, comme Helmholtz, le doute "que l'on puisse formuler une loi historique que la réalité confirmerait"². Ce doute est devenu si général que les intellectuels ne s'aventurent plus à construire, ainsi que les philosophes de la première moitié du XIX^e siècle, des plans d'histoire universelle; il est d'ailleurs un écho de l'incrédulité des économistes sur la possibilité de contrôler les forces économiques. Mais faut-il conclure des difficultés du problème historique et de l'insuccès des tentatives pour le résoudre, que sa solution soit hors de la portée de l'esprit humain? Les phénomènes sociaux feraient donc exception et seraient les seuls qu'on ne pourrait enchaîner logiquement à des causes déterminantes.

Le sens commun n'a jamais admis une telle impossibilité; au contraire, les hommes ont cru de tout temps que ce qui leur arrivait d'heureux et de malheureux faisait partie d'un plan préconçu par un être supérieur. *L'homme s'agite et Dieu le mène* est un axiome historique de la sagesse populaire, qui renferme autant de vérité que les axiomes de la géométrie, à condition cependant d'interpréter la signification du mot Dieu.

Tous les peuples ont pensé qu'un Dieu dirigeait leur histoire. Les cités de l'antiquité possédaient chacune une divinité municipale ou *pollade*, comme disaient les Grecs, veillant sur leurs destinées et habitant le temple qui lui était consacré. Le Jéhovah de l'Ancien Testament était une divinité de la sorte; il était logé dans un coffre de bois, dit Arche Sainte, que l'on transportait quand les tribus d'Israël changeaient de lieu, et que l'on plaçait à la tête des armées afin qu'il combattit pour son peuple. Il prenait, dit la Bible, si à coeur ses

¹ W. Rucker, *Discours inaugural du Congrès scientifique de Glasgow*, de 1901.

² L'historien anglais Froude prétend que les faits historiques ne fournissent pas la matière d'une science, puisqu'ils "ne se répètent jamais et que nous ne pouvons épier le retour d'un fait pour modifier la valeur de nos conjectures".

querelles qu'il exterminait chez ses ennemis hommes, famines, enfants et bêtes. Les Romains, pendant la deuxième guerre punique, crurent utile, pour résister à Annibal, de doubler leur divinité poliade de celle de Pessinonte, qui était Cybèle, la Mère des Dieux; ils firent venir d'Asie-Mineure sa statue, une grosse pierre informe, et introduisirent à Rome son culte orgiastique: comme ils étaient aussi astucieux politiques que superstitieux, ils annexaient la divinité poliade des cités qu'ils conquéraient, en expédiant sa statue au Capitole; ils pensaient que, n'habitant plus chez le peuple vaincu, elle cessait de le protéger.

Les chrétiens n'avaient pas une autre idée de la divinité quand, pour chasser les Dieux païens, ils brisaient leurs statues et incendiaient leurs temples, et quand ils chargeaient Jésus et son Père éternel de combattre les démons qui suscitaient les hérésies et Allah qui opposait le croissant à la croix³. Les villes du moyen âge se mettaient sous la protection de divinités poliades; sainte Geneviève était celle de Paris. La République de Venise, pour avoir abondance de ces divinités protectrices, fit venir d'Alexandrie le squelette de saint Marc et vola à Montpellier celui de saint Roques. Les nations civilisées n'ont pas encore renié la croyance païenne, chacune monopolise à son usage le dieu unique et universel des chrétiens et en fait sa divinité poliade; de sorte qu'il y a autant de dieux uniques et universels que de nations chrétiennes, lesquels se battent entre eux dès que celles-ci se déclarent la guerre: chacune prie son Dieu unique et universel d'exterminer sa rivale et chante des *Te Deum* si elle est victorieuse, convaincue de ne devoir son triomphe qu'à sa toute-puissante intervention. La croyance en l'ingérence de Dieu dans les disputes humaines n'est pas simulée par les hommes d'Etat pour plaire à la grossière superstition des foules ignorantes, ils la partagent: les lettres intimes, publiées récemment, que Bismarck écrivait à sa femme pendant la guerre de 1870-71, le montrent croyant que Dieu passait son temps à s'occuper de lui, de son fils et des armées prussiennes.

Les philosophes, qui ont pris Dieu pour guide directeur de l'histoire, partagent cette infatuation; ils s'imaginent que ce Dieu, créateur de l'univers et de l'humanité, ne peut s'intéresser à autre chose qu'à leur patrie, religion et politique. Le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, est un des échantillons les mieux réussis du genre: les peuples païens s'exterminent pour préparer la venue du christianisme, sa religion, et les nations chrétiennes s'entretuent pour assurer la grandeur de la France, sa patrie, et la gloire de Louis XIV, son maître. Le mouvement historique, guidé par Dieu, aboutissait au Roi-Soleil; quand il s'éteignit, les ténèbres envahirent le monde et la Révolution, que Joseph de Maistre appelle "l'oeuvre de Satan", éclata.

Satan triompha de Dieu, la divinité poliade des Aristocrates et des Bourbons. La Bourgeoisie, la classe que Dieu tenait en petite estime, s'empara du pouvoir et guillotina le roi, qu'il avait sacré: les sciences naturelles, qu'il avait maudites, triomphèrent et engendrèrent pour les bourgeois plus de richesses qu'il n'en avait pu donner à ses protégés, les nobles et les rois légitimes; la Raison, qu'il avait ligotée, brisa ses chaînes et le traîna à sa barre. Le règne de Satan commençait. Les poètes romantiques de la première moitié du XIX^e siècle composèrent des hymnes en son honneur; il était l'indomptable vaincu, le grand martyr, le consolateur et l'espérance des opprimés; il symbolisait la Bourgeoisie en perpétuelle révolte contre les nobles, les prêtres et les tyrans. Mais la Bourgeoisie victorieuse n'eut pas le courage de le prendre pour divinité poliade; elle rafistola Dieu, que la Raison avait endommagé, et le remit en honneur; cependant n'ayant pas une entière foi en sa toute puissance, elle lui adjoignit un troupeau de demi-dieux, — Progrès, Justice, Liberté, Civilisation, Humanité, Patrie, etc. — qui furent chargés de présider aux destinées des nations ayant secoué le joug de l'Aristocratie. Ces dieux nouveaux sont des Idées, des "Idées-forces", des "Forces impondérables".

³ Les premiers chrétiens croyaient aussi fermement aux dieux païens et à leurs miracles qu'à Jésus et à ses prodiges. Tertullien, dans son *Apologétique*, et saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*, rapportent comme faits indéniables qu'Esculape avait ressuscité des morts dont ils donnent les noms, qu'une vestale avait porté l'eau du Tibre dans un crible, qu'une autre avait remorqué un vaisseau avec sa ceinture, etc.

Hegel essaya de ramener ce polythéisme des Idées au monothéisme de l'idée, qui, née d'elle-même, crée le monde et l'histoire en évoluant sur elle-même.

Le Dieu de la philosophie spiritualiste est un mécanicien qui, pour se distraire, construit l'univers dont il règle les mouvements, et fabrique l'homme, dont il dirige les destinées, d'après un plan de lui seul connu; mais les historiens philosophes ne se sont pas aperçus que ce Dieu éternel n'est pas le créateur, mais la créature de l'homme, qui, à mesure qu'il se développe, le remodèle, et que loin d'être le directeur, il est le jouet des événements historiques.

La philosophie des idéalistes, d'apparence moins enfantine que celle des déistes, est une malheureuse application à l'histoire, de la méthode déductive des sciences abstraites, dont les propositions, logiquement enchaînées, découlent de quelques axiomes indémontrables, qui s'imposent par le principe de l'évidence. Les mathématiciens ont le tort de ne pas s'inquiéter de la façon dont ils se sont glissés dans la tête humaine. Les idéalistes dédaignent de s'enquérir de l'origine de leurs Idées, on ne sait d'où venues; ils se bornent à affirmer qu'elles existent par elles-mêmes, qu'elles sont perfectibles, et qu'à mesure qu'elles se perfectionnent, elles modifient les hommes et les phénomènes sociaux, placés sous leur contrôle; ils n'ont donc qu'à connaître l'évolution des Idées pour acquérir les lois de l'histoire; c'est ainsi que Pythagore pensait que la connaissance des propriétés des nombres donnerait celle des propriétés des corps.

Mais parce que les axiomes de la mathématique ne sont pas démontrables par le raisonnement, cela ne prouve pas qu'ils ne sont pas des propriétés des corps, tout comme la forme, la couleur, la pesanteur ou la chaleur, que seule l'expérience révèle et dont l'idée n'existe dans le cerveau que parce que l'homme est venu en contact avec les corps de la nature. Il est, en effet, aussi impossible de prouver par le raisonnement qu'un corps est carré, coloré, pesant ou chaud, que de démontrer que la partie est plus petite que le tout que 2 et 2 font 4, etc.; on ne peut que constater le fait expérimental et en tirer des conséquences logiques⁴.

⁴ Leibnitz a vainement cherché à démontrer que 2 et 2 font 4; sa démonstration, au dire des mathématiciens, n'est qu'une vérification. Plutôt que d'admettre que les axiomes de la géométrie sont des faits expérimentaux, ainsi que le prouve Freycinet dans sa remarquable étude: *De l'expérience en géométrie*. Kant soutient qu'ils ont été découverts par l'heureuse combinaison de l'intuition et de la réflexion, et Poincaré, qui, en la circonstance, exprime l'opinion d'un grand nombre de mathématiciens, déclare, dans *La Science et l'Hypothèse*, que les axiomes sont des "conventions". Notre choix parmi toutes les conventions possibles est guidé par des faits expérimentaux, mais il reste libre et n'est limité que par la nécessité d'éviter toute contradiction dans les propositions déduites de la convention d'où l'on part. Il pense, ainsi que Kant, que ces propositions n'ont pas besoin d'être confirmées par l'expérience. Ainsi donc, il reste libre au mathématicien chrétien, prenant au sérieux le mystère de la Trinité, de convenir que un et un font un pour déduire une arithmétique, laquelle pourra être aussi logique que les géométries non euclidiennes de Lobatschewski et de Riemann, qui conviennent, l'un que d'un point on peut faire passer une infinité de parallèles à une droite et l'autre qu'on ne peut en faire passer aucune.

Les géométries non euclidiennes, dont toutes les propositions s'enchaînent et se déduisent rigoureusement, et qui opposent leurs théorèmes aux théorèmes de la géométrie d'Euclide, proclamées vérités absolues depuis deux mille ans, sont d'admirables manifestations de la logique du cerveau humain; mais, à ce titre, la société capitaliste, qui est une réalité vivante, et non une simple construction idéologique, peut être donnée comme preuve de cette puissance logique. La division de ses membres en classes ennemies; l'impitoyable exploitation des salariés, s'appauvrissant à mesure qu'ils accroissent les richesses; les crises de surproduction, produisant la famine au milieu de l'abondance; les oisifs, adules et gorgés de jouissances, et les producteurs méprisés et accablés de misères; la morale, la religion, la philosophie et la science consacrant le désordre social; le suffrage universel donnant le pouvoir politique à la minorité bourgeoise; tout enfin dans la structure matérielle et idéologique de la civilisation, est un défi porté à la raison humaine, et cependant tout s'y enchaîne avec une logique impeccable, et toutes les iniquités découlent avec une rigueur mathématique du droit de propriété, qui octroie au capitaliste le pouvoir de voler la plus-value, créée par le travailleur salaria.

La logique est une des propriétés essentielles de la matière cérébrale: de quelque raisonnement, vrai ou faux, et de quelque fait, juste ou inique, que l'homme parte, il construit un édifice idéologique ou matériel, dont toutes les parties se commandent. L'histoire sociale et intellectuelle de l'humanité fourmille en exemples de sa logique d'acier; que, par malheur, elle a si souvent tournée contre elle-même.

Les Idées de Progrès, de Justice, de Liberté, de Patrie, etc., ainsi que les axiomes de la mathématique n'existent pas par elles-mêmes et en dehors du domaine expérimental; elles ne précèdent pas l'expérience, mais la suivent; elles n'engendrent pas les événements de l'histoire, mais elles sont les conséquences des phénomènes sociaux, qui en évoluant les créent, les transforment et les suppriment; elles ne deviennent des forces agissantes, que parce qu'elles émanent directement du milieu social. Une des tâches de l'histoire, dont se désintéressent les philosophes, est la découverte des causes sociales, qui leur donnent naissance et puissance d'action sur les cerveaux des hommes d'une époque donnée.

*
* *

Bossuet et les philosophes déistes, qui ont promu Dieu à la dignité de directeur conscient du mouvement historique, n'ont fait, après tout, que se conformer à l'opinion populaire sur le rôle historique de la divinité: les idéalistes qui lui substituent les Idées-forces, ne font qu'utiliser historiquement la vulgaire opinion bourgeoise. Tout bourgeois proclame que ses actions privées et publiques s'inspirent du Progrès, de la Justice, de la Patrie, de l'Humanité, etc. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les réclames des industriels et des négociants, les prospectus des financiers et les programmes électoraux des hommes politiques.

Les idées de Progrès et d'évolution sont d'origine moderne, elles sont une transposition dans l'histoire de la *perfectibilité humaine*, mise à la mode par le XVIII^e siècle. La Bourgeoisie devait fatalement considérer son arrivée au pouvoir comme un immense progrès social, tandis que l'Aristocratie l'envisagea comme un désastreux recul. La Révolution française, parce qu'elle se fit plus d'un siècle après la Révolution anglaise, et par conséquent dans des conditions plus mûries, substitua si brusquement et si complètement la Bourgeoisie à la Noblesse, que dès lors l'idée de Progrès s'implanta dans l'opinion publique de l'Europe. Les bourgeois européens se crurent les fondés de pouvoir du Progrès. Ils affirmaient de bonne foi que leurs habitudes, moeurs, vertus, morale privée et publique, organisation sociale et familiale, industrie et commerce étaient en progrès sur tout ce qui avait existé. Le passé n'était qu'ignorance, barbarie, injustice et déraison: "Enfin, et pour la première fois, s'écriait Hegel, la Raison allait gouverner le monde". Les bourgeois de 1793 la défièrent: déjà, aux débuts de la période bourgeoise dans le monde antique, Platon la déclarait supérieure à la Nécessité (*Timée*) et Socrate reprochait à Anaxagoras d'avoir, dans sa cosmogonie, tout expliqué par des causes matérielles, sans avoir fait aucun emploi de la Raison, dont on pouvait tout aspirer (*Phédon*). La domination sociale de la Bourgeoisie est le règne de la Raison.

Mais un événement historique, fût-il aussi considérable que la prise du pouvoir par la Bourgeoisie, ne suffit pas à lui seul pour prouver le Progrès. Les déistes avaient fait de Dieu l'unique auteur de l'histoire; les idéalistes, ne voulant pas qu'il fût dit que le Progrès s'était comporté dans le passé en Idée fainéante, découvrirent que pendant le moyen âge il avait préparé le triomphe de la classe bourgeoise, en l'organisant, en lui donnant une culture intellectuelle et en l'enrichissant, tandis qu'il usait les forces offensives et défensives de la classe aristocratique, et démolissait pierre à pierre la forteresse de l'Église. L'idée d'évolution devait donc s'introduire naturellement à la suite de l'idée de Progrès.

Mais pour la Bourgeoisie il n'y a d'évolution progressive que si celle-ci prépare son triomphe, et comme ce n'est que depuis une dizaine de siècles que ses historiens peuvent constater des traces de son développement organique, ils perdent leur fil d'Ariane dès qu'ils s'aventurent dans le dédale de l'histoire antérieure, dont ils se contentent de narrer les faits sans essayer de les enfilet en séries progressives. Puisque le point d'arrivée de l'évolution progressive est l'installation de la dictature sociale de la Bourgeoisie, ce but atteint, le Progrès doit donc cesser de progresser: en effet, les bourgeois qui proclament que leur prise du pouvoir est un progrès social, unique dans l'histoire, déclarent que ce serait un retour à

la barbarie, "à l'esclavage", dit Herbert Spencer, s'ils en étaient délogés par le Prolétariat. L'Aristocratie vaincue n'avait pas considéré autrement sa défaite. La croyance en l'arrêt du Progrès, instinctive et inconsciente dans les masses bourgeoises, se manifeste consciente et raisonnée chez les penseurs bourgeois. Hegel et Comte, pour ne citer que deux des plus célèbres, affirment carrément que leur système philosophique clôt la série, qu'il est le couronnement et la fin de l'évolution progressive de la pensée. Ainsi donc, philosophie et institutions sociales et politiques ne progressent que pour arriver à leur forme bourgeoise, puis le Progrès ne progresse plus.

La Bourgeoisie et ses plus intelligents intellectuels, qui fixent des bornes infranchissables au Progrès progressif, font mieux encore; ils soustraient à son influence des organismes sociaux de première importance. Les économistes, les historiens et les moralistes, pour démontrer d'une manière irréfutable que la forme paternelle de la famille et la forme individuelle de la propriété ne se transformeront pas, assurent qu'elles ont existé de tout temps. Ils émettent ces imprudentes assertions au moment où les recherches, entreprises depuis un demi-siècle, mettent au jour les formes primitives de la famille et de la propriété. Ces bourgeois savants les ignorent ou raisonnent comme s'ils les ignoraient.

Les idées du Progrès et d'évolution eurent une vogue extraordinaire pendant les premières années du XIX^e siècle, alors que la Bourgeoisie était encore enivrée de sa victoire politique et du prodigieux développement de ses richesses économiques: philosophes, historiens, moralistes, politiciens, romanciers et poètes, accommodaient leurs écrits et leurs discours à la sauce du Progrès progressif, que Fourier était seul ou presque seul à railler. Mais vers le milieu du siècle ils durent calmer leur enthousiasme immodéré; l'apparition du Prolétariat sur la scène politique en Angleterre et en France engendra dans l'esprit de la Bourgeoisie des inquiétudes sur l'éternelle durée de sa domination sociale; le Progrès progressif perdit des charmes. Les idées de Progrès et d'évolution auraient fini par cesser d'avoir cours dans la phraséologie bourgeoise si les hommes de science qui, dès la fin du XVIII^e siècle, s'étaient emparés de l'idée d'évolution circulant dans le milieu social, ne l'avaient utilisée pour expliquer la formation des mondes et l'organisation des végétaux et des animaux: ils lui donnèrent une telle valeur scientifique et une telle popularité qu'il fut impossible de l'escamoter.

Mais, constater le développement progressif de la Bourgeoisie depuis un certain nombre de siècles n'explique pas ce mouvement historique, pas plus que tracer la courbe que décrit en tombant une pierre lancée en l'air n'apprend les causes de sa chute. Les historiens philosophes attribuent cette évolution à l'action incessante des Idées-forces, de la Justice principalement, la plus forte de toutes, qui, d'après un philosophe aussi idéaliste qu'académique, "est toujours présente, bien qu'elle n'arrive que par degrés dans la pensée humaine et dans les faits sociaux." La Société et la pensée bourgeoises sont donc les dernières et les plus hautes manifestations de la Justice immanente, et c'est pour obtenir ces beaux résultats que cette Demoiselle a travaillé dans les souterrains de l'histoire.

Consultons le casier judiciaire de la susdite Donzelle pour nous renseigner sur son caractère et ses moeurs.

Une classe régnante considère toujours que ce qui sert ses intérêts économiques et politiques est juste, et que ce qui les dessert est injuste. La Justice qu'elle conçoit est réalisée quand ses intérêts de classe sont satisfaits. Les intérêts de la Bourgeoisie sont donc les guides de la justice bourgeoise, comme les intérêts de l'Aristocratie étaient ceux de la justice féodale; aussi, par inconsciente ironie; on symbolise la Justice un bandeau sur les yeux afin qu'elle ne puisse voir les mesquins et sordides intérêts qu'elle protège de son égide.

L'organisation féodale et corporative, lésant les intérêts de la Bourgeoisie, était, selon elle, si injuste que sa justice immanente résolut de la détruire. Les historiens bourgeois racontent qu'elle ne pouvait tolérer les vols à mains armées des barons féodaux, qui ne connaissaient pas d'autres moyens d'arrondir leurs terres et d'emplier leurs escarcelles. Ce qui n'empêche que l'honnête Justice immanente encourage les vols à mains armées que,

sans risquer leur peau, les pacifiques bourgeois font commettre par des prolétaires, déguisés en soldats, dans les pays barbares de l'ancien et du nouveau monde. Ce n'est pas que ce genre de vol plaise à la vertueuse Demoiselle; elle n'approuve solennellement et n'autorise, avec toutes les sanctions légales, que le vol économique, que, sans bruyante violence, la Bourgeoisie pratique quotidiennement sur le travail salarié. Le vol économique convient si parfaitement au tempérament et au caractère de la Justice, qu'elle se métamorphose en chienne de garde de la richesse bourgeoise, parce qu'elle est une accumulation de vols aussi légaux que Justes.

La Justice qui, au dire des philosophes, a fait merveille dans le passé, qui règne dans la société bourgeoise, et qui dirige l'homme vers un avenir de paix et de félicité, est au contraire la mère féconde des iniquités sociales. C'est la Justice qui a donné à l'esclavagiste le droit de posséder l'homme, comme un bétail; c'est encore elle qui donne au capitaliste le droit d'exploiter les enfants, les femmes et les hommes du prolétariat, pire que des bêtes de somme. C'est la Justice qui permettait à l'esclavagiste de châtier l'esclave et qui endurcissait son coeur lorsqu'il le lacérait de coups; c'est encore elle, qui autorise le capitaliste à s'emparer de la plus-value créée par le travail salarié et qui met sa conscience en repos, lorsqu'il rémunère avec des salaires de famine le travail qui l'enrichit. J'use de mon droit, disait l'esclavagiste quand il fouettait l'esclave; j'use de mon droit, dit le capitaliste quand il vole le salarié des fruits de son travail.

La Bourgeoisie, rapportant tout à elle, décore du nom de Civilisation et d'Humanité son ordre social et sa manière de traiter les êtres humains. Ce n'est que pour exporter la civilisation chez les peuples barbares, que pour les tirer de leur grossière immoralité, que pour améliorer leurs misérables conditions d'existence qu'elle entreprend les expéditions coloniales, et sa Civilisation et son Humanité se manifestent sous la forme et l'espèce d'abêtissement par le christianisme, d'empoisonnement par l'alcool, de pillage et d'extermination des indigènes. Mais on lui ferait tort si l'on croyait qu'elle favorise les barbares et qu'elle ne répand pas les bienfaits de sa Civilisation et de son Humanité sur les classes ouvrières des nations où elle domine. Sa Civilisation et son Humanité s'y mesurent par la masse d'hommes, de femmes et d'enfants dépossédés de tous biens, condamnés au travail forcé de jour et de nuit, au chômage périodique, à l'alcoolisme, à la tuberculose, au rachitisme, par le nombre croissant des délits et des crimes, par la multiplication des asiles d'aliénés, et par le développement et le perfectionnement du régime pénitentiaire.

Jamais classe régnante ne s'est autant réclamée de l'Idéal, parce que jamais classe dominante n'a eu tant besoin d'emmitoufler ses actions de bavardage idéaliste. Ce charlatanisme idéologique est son plus sûr et plus efficace moyen de duperie politique et économique. La choquante contradiction entre les paroles et les actes n'a pas empêché les historiens et les philosophes de prendre les Idées et les Principes éternels pour uniques forces motrices de l'histoire des nations embourgeoisées. Leur monumentale erreur, qui dépasse la mesure permise, même aux intellectuels, est une preuve incontestable de l'action qu'exercent les idées, et de la roublardise avec laquelle la Bourgeoisie a su cultiver et exploiter cette force pour s'en faire des rentes. Les financiers farcissent leurs prospectus de principes patriotiques, d'idées civilisatrices, de sentiments humanitaires, de placements de pères de famille à 6 0/0: Ce sont d'inaffables amorces pour pêcher l'argent des *gogos*. Lesseps n'a pu réaliser le plus superbe Panama du siècle et s'emparer des épargnes de 800.000 petites gens, que parce que ce "grand Français" promettait d'ajouter une gloire à l'auréole de la Patrie, d'élargir l'humanité civilisée et d'enrichir les souscripteurs.

Les Idées et les principes éternels sont de si irrésistibles appâts, qu'il n'y a pas de réclame financière, industrielle ou commerciale, et d'annonce de boisson alcoolique ou de drogue pharmaceutique, qui n'en soient épicées: trahisons politiques et fraudes économiques arborent le pavillon des Idées et des Principes⁵.

⁵ Vandervelde et d'autres camarades se scandalisent de ma façon irrévérencieuse et "outrancière" de déshabiller les Idées et les Principes éternels. Traiter de *grues* métaphysiques et éthiques la Justice, la Liberté, la Patrie, qui *font le trottoir* dans les discours académiques et parlementaires, les programmes électoraux et les réclames

La philosophie historique des idéalistes ne pouvait être qu'une logomachie aussi insipide qu'indigeste, puisqu'ils ne s'étaient pas aperçus que le bourgeois ne parade les principes éternels que pour masquer les égoïstes mobiles de ses actions et puisqu'ils n'étaient pas parvenus à se rendre compte de la nature charlatanesque de l'idéologie bourgeoise. Mais les lamentables avortements de la philosophie idéaliste ne prouvent pas qu'on ne puisse arriver aux causes déterminantes de l'organisation et de l'évolution des sociétés humaines, comme les chimistes sont parvenus à celles qui règlent l'agglomération des molécules en corps composés.

"Le monde social, dit Vico, le père de la philosophie de l'histoire, est sans contredit l'ouvrage de l'homme, d'où il résulte que l'on peut, que l'on doit en trouver les principes dans les modifications mêmes de l'intelligence humaine... Tout homme qui réfléchit ne s'étonnera-t-il pas que les philosophes aient entrepris sérieusement de connaître le monde de la nature que Dieu a fait et dont il s'est réservé la science et qu'ils ont négligé de méditer sur ce monde social, dont les hommes peuvent avoir la science, puisque les hommes l'ont fait⁶."

Les nombreux insuccès des méthodes déiste et idéaliste imposent l'essai d'une nouvelle méthode d'interprétation de l'histoire.

III Lois historiques de Vico

Vico, que les historiens philosophes ne lisent guère, bien qu'ils se passent de bouquin en bouquin ses *corsi* et *ricorsi* et deux ou trois autres sentences aussi souvent mal interprétées que répétées, a formulé dans la *Scienza nuova* les lois fondamentales de l'histoire.

Il pose, comme une loi générale du développement des sociétés, que tous les peuples, quels que soient leur origine ethnique et leur habitat géographique, cheminent par

mercantiles, quelle profanation! Si ces camarades avaient vécu au temps des Encyclopédistes, ils auraient fulminé leur indignation contre les Diderot et les Voltaire, qui empoignaient au collet l'idéologie aristocratique et la traînaient à la barre de leur Raison, qui raillaient les sacrées Vérités du Christianisme, la Pucelle d'Orléans, le Sang bleu et l'Honneur de la Noblesse, l'Autorité, le Droit divin et d'autres immortelles choses; ils auraient condamné au feu le Don Quichotte, parce que cet incomparable chef-d'oeuvre de la littérature romantique ridiculisait sans pitié les vertus chevaleresques qu'exaltaient les poèmes et les romans à l'usage des aristocrates.

Belfort Bax me reproche le mépris dans lequel je tiens la Justice, la Liberté et les autres entités de la métaphysique propriétaire qui, dit-il, sont des concepts si universels et si nécessaires, que pour critiquer leurs caricatures bourgeoises je me sers d'un certain idéal de Justice et de Liberté. Pardieu! pas plus que les philosophes les plus spiritualistes, je ne puis m'évader de mon milieu social: il faut subir ses Idées courantes; chacun les taille à sa mesure et prend ses concepts individuels pour critères des idées et des actions d'autrui. Mais si ces idées sont nécessaires dans le milieu social où elles se produisent, il ne s'en suit pas que, comme les axiomes de la mathématique, elles sont nécessaires dans tous les milieux sociaux, ainsi que le pensait Socrate, qui, dans le *Protagoras*, je crois, démontrait l'éternelle nécessité de la Justice, en disant que même les brigands règlent d'après elle leur conduite entre eux. Précisément, parce que les sociétés basées sur la propriété privée, soit familiale ou individuelle, sont des sociétés de brigands, dont les classes dominantes pillent les autres nations et volent les fruits du travail des classes dominées — esclaves, serves ou salariées — la Justice et la Liberté sont pour elles des principes éternels. Les philosophes les déclarent des concepts universels et nécessaires parce qu'ils ne connaissent que des sociétés basées sur la propriété privée et qu'ils ne peuvent concevoir une société qui reposerait sur d'autres fondements.

Mais le socialiste, qui sait que la production capitaliste nous entraîne fatalement vers une société basée sur la propriété commune, ne doute pas que des concepts universels et nécessaires s'évanouiront de la tête humaine avec le *tien* et le *mien* et l'exploitation de l'homme des sociétés à propriété privée, qui leur ont donné naissance. Cette croyance n'est pas suggérée par des rêveries sentimentales, mais par des faits d'observation indiscutables. Il est prouvé que les sauvages et les barbares communistes de la préhistoire n'ont aucune notion de ces principes éternels: Sumner Maine, qui cependant est un savant jurisconsulte, ne les a pas trouvés dans les Communautés de village de l'Inde contemporaine, dont les habitants prennent pour règles de conduite la tradition et la coutume. Les concepts universels et nécessaires, utilisés par les hommes des sociétés à propriété privée pour organiser leur vie civile et politique, n'étant plus nécessaires pour régler les rapports des hommes de la future société à propriété commune, l'histoire les recueillera et les classera dans le musée des idées mortes.

⁶ Giambattista Vico, *Principi di Scienza nuova*.

les mêmes routes historiques: de sorte que l'histoire d'un peuple quelconque est une répétition de l'histoire d'un autre peuple, parvenu à un degré supérieur de développement.

"Il existe, dit-il, une histoire idéale éternelle, que parcourent dans le temps les histoires de toutes les nations de quelque état de sauvagerie, de barbarie et de férocité que partent les hommes pour se civiliser" pour se domestiquer, *ad addimesticarsi*, selon son expression. (Scienza nuova, libr. II, § 5)⁷.

Morgan, qui probablement ne connaissait pas Vico, est arrivé à la conception de la même loi, qu'il formule d'une manière plus positive et complète. L'uniformité historique des différents peuples, que le philosophe napolitain attribuait à leur développement d'après un plan préétabli, l'anthropologiste américain la rapporte à deux causes: à la ressemblance intellectuelle des hommes et à la similarité des obstacles qu'ils ont dû surmonter pour développer leurs sociétés. Vico croyait, lui aussi, à la ressemblance intellectuelle. "Il existe nécessairement, dit-il, dans la nature des choses humaines, une langue universelle mentale, commune à toutes les nations; laquelle désigne uniformément la substance des choses jouant un rôle actif dans la vie sociale des hommes et l'exprime avec autant de modifications que ces choses peuvent prendre d'aspects différents. Nous constatons son existence dans les proverbes, ces maximes de la sagesse populaire, qui sont de la même substance chez toutes les nations antiques et modernes, bien qu'ils soient exprimés de tant de manières différentes." (Ib., *Degli Elem.*, XXII)⁸.

"L'esprit humain, dit Morgan, spécifiquement le même chez tous les individus, chez toutes les tribus, chez toutes les nations, et limité quant à l'étendue de ses forces, travaille et doit travailler dans les mêmes voies uniformes et dans d'étroites limites de variabilité. Les résultats auxquels il arrive, dans des pays séparés par l'espace et par le temps, forment les anneaux d'une chaîne contenue et logique d'expériences communes... Ainsi que les successives formations géologiques, les tribus de l'humanité peuvent être superposées en couches successives d'après leur développement: classées de la sorte, elles révèlent avec un certain degré de certitude la marche complète du progrès humain, de la sauvagerie à la civilisation", car "le cours des expériences humaines a cheminé par des voies presque uniformes"⁹. Marx, qui a étudié le cours des "expériences" économiques, confirme l'idée de Morgan. "Le pays le

⁷ Le verbe *civilizzare* n'existait probablement pas dans la langue italienne du temps de Vico; ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'on s'en servit en France pour désigner la marche d'un peuple dans la voie du progrès. Le sens était si récent que l'Académie française ne fait figurer le mot *civilisation* dans son Dictionnaire qu'à partir de l'édition de 1835. Fourier ne l'employait que pour désigner la période bourgeoise moderne.

La science naturelle a aussi son "histoire idéale éternelle": il est curieux et intéressant de noter ce parallélisme de la pensée dans les philosophies naturaliste et historique. — Aristote et les déistes admettent l'existence d'un plan préétabli, d'après lequel Dieu crée les espèces animales, et que l'homme peut découvrir par l'étude de la morphologie comparée, "Il repense alors la pensée divine". — Les philosophes matérialistes, substituant la Nature à Dieu, lui attribuent une sorte de plan inconscient, ou plutôt un modèle, un *type* immatériel et irréalisé, d'après lequel se réalisent les formes réelles: pour les uns, il est *prototype*, forme originelle, dont les êtres réels sont des perfectionnements graduels, et pour les autres un *archétype* dont ils sont des remodelages variés et imparfaits.

⁸ Aristote attachait également beaucoup d'importance aux proverbes; plusieurs écrivains parlent d'un recueil de maximes populaires qu'il avait composé et qui est perdu. Synesius le mentionne dans son *Éloge de la Calvitie*: "Aristote, dit-il, considère les proverbes comme les débris de la philosophie des temps passés, engloutie dans les révolutions que les hommes ont traversées: leur piquante concision les a sauvés du naufrage. Aux proverbes et aux idées qu'ils expriment s'attache donc là même autorité qu'à l'antique philosophie, d'où ils nous sont venus et dont ils gardent la noble empreinte, car, dans les siècles reculés, on saisissait bien mieux la vérité qu'aujourd'hui." L'évêque chrétien, qui était nourri des auteurs païens, reproduit l'opinion de l'antiquité, qui pensait que l'homme dégénérait au lieu de se perfectionner. Cette idée, contenue dans la mythologie grecque et rapportée dans maints passages de l'*Illiade*, était partagée par les prêtres égyptiens qui, d'après Hérodote, divisaient les temps écoulés en trois périodes: l'âge des dieux, des héros et des hommes.

L'homme, depuis qu'il est sorti du communisme de la *gens*, a toujours cru qu'il dégénérait, et que le bonheur, le paradis terrestre, l'âge d'or était dans le passé. L'idée de perfectibilité humaine et de progrès social s'est formée au XVIII^e siècle, alors que la Bourgeoisie approchait du pouvoir; mais, ainsi que le christianisme, elle reléguait le bonheur au ciel.

Le socialisme utopique le fit descendre sur terre. "Le paradis n'est pas derrière nous, mais devant nous", disait Saint-Simon.

⁹ Lewis H. Morgan, *Ancient society*, II, c. IX, IV, c. I, III, c. V.

plus développé industriellement, dit-il dans la préface du *Capital*, montre à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir."

Ainsi donc "l'histoire idéale éternelle" que, d'après Vico, doivent parcourir, chacun à leur tour, les différents peuples de l'humanité, n'est pas un plan historique préétabli par une intelligence divine, mais un plan historique du progrès humain conçu par l'historien, qui, après avoir étudié les étapes parcourues par chaque peuple, les compare entre elles et les classe en séries progressives d'après leur degré de complexité.

Des recherches, continuées depuis un siècle sur les tribus sauvages et les peuples antiques et modernes ont triomphalement démontré l'exactitude de la loi de Vico; elles ont établi que tous les hommes, quels que fussent leur origine ethnique et leur habitat géographique, avaient en se développant traversé les mêmes formes de famille, de propriété et de production, ainsi que les mêmes institutions sociales et politiques. Les anthropologistes danois furent les premiers à constater le fait et à diviser la période préhistorique en âges successifs de pierre, de bronze et de fer, caractérisés par la matière première des outils manufacturés et par conséquent par le mode de production. Les histoires générales des différents peuples, qu'ils appartiennent à la race blanche, noire, jaune ou rouge, et qu'ils habitent la zone tempérée, l'équateur ou les pôles, ne se distinguent entre elles que par l'étape de l'histoire idéale de Vico, que par la couche historique de Morgan, que par le barreau de l'échelle économique de Marx, auquel ils sont parvenus; de sorte que le peuple le plus développé montre à ceux qui sont moins développés l'image de leur propre devenir.

Les productions de l'intelligence n'échappent pas à la loi de Vico. Les philologues et les grammairiens ont trouvé que, pour la création des mots et des langues, les hommes de toutes les races avaient suivi les mêmes règles. Les folkloriques ont recueilli chez les peuples sauvages et civilisés les mêmes contes, Vico avait déjà constaté chez eux les mêmes proverbes. Beaucoup de folkloriques, au lieu de considérer les contes similaires comme les productions des peuples qui ne les conservent que par tradition orale, pensent qu'ils ont été imaginés dans un centre unique, d'où ils se sont répandus sur la terre: c'est inadmissible et en contradiction avec ce que l'on observe pour les institutions sociales et pour les autres productions tant intellectuelles que matérielles.

L'histoire de l'idée de l'âme et des idées auxquelles elle a donné naissance est un des plus curieux exemples de la remarquable uniformité du développement de la pensée. L'idée de l'âme, que l'on rencontre chez les sauvages, même les plus inférieurs, est une de leurs premières inventions intellectuelles. L'âme une fois inventée, il fallut lui aménager une demeure sous terre ou au ciel pour la loger après la mort, afin de l'empêcher de vagabonder sans domicile et de tracasser les vivants. L'idée de l'âme, très vivace chez les peuples sauvages et barbares, après avoir contribué à la fabrication de l'idée du Grand-Esprit et de Dieu, s'évanouit chez les peuples arrivés à un degré supérieur de développement, pour ne renaître avec une vie et une force nouvelles que lorsqu'ils parviennent à une autre étape de l'évolution. Les historiens, après avoir signalé chez les nations historiques du bassin méditerranéen l'absence de l'idée de l'âme, qui cependant avait existé chez elles durant la précédente période sauvage, constatent sa renaissance quelques siècles avant l'ère chrétienne, ainsi que sa persistance jusqu'à nos jours. Ils se contentent de mentionner ces extraordinaires phénomènes de disparition et de réapparition d'une idée aussi capitale, sans leur attacher d'importance et sans songer à en chercher l'explication, que d'ailleurs ils n'auraient pu trouver dans le champ de leurs investigations et que l'on ne peut espérer découvrir qu'en appliquant la méthode historique de Marx, qu'en la recherchant dans les transformations du monde économique.

Les savants qui ont mis au jour les formes primitives de la famille, de la propriété et des institutions politiques, ont été trop absorbés par le travail de recherches pour avoir le temps de s'enquérir des causes de leurs transformations: ils n'ont fait que de l'histoire descriptive et la science du monde social doit être descriptive et explicative.

Vico pense que l'homme est le moteur inconscient de l'histoire et que ce ne sont pas ses vertus, mais ses vices qui en sont les forces vives. Ce ne sont pas le désintéressement, la générosité et l'humanité, mais "la férocité, l'avarice et l'ambition" qui créent et développent les sociétés; "ces trois vices, qui égarent le genre humain, engendrent l'armée, le commerce et le pouvoir politique, — la *corte* — et comme conséquence le courage, la richesse et la sagesse des républiques: de sorte que ces trois vices, qui sont capables de détruire le genre humain sur la terre, produisent la félicité civile."

Ce résultat inattendu fournit à Vico la preuve de "l'existence d'une divine providence, d'une divine intelligence, qui, avec les passions des hommes, absorbés tout entiers par leurs intérêts privés, lesquelles les feraient vivre dans les solitudes, comme des bêtes féroces, organise l'ordre civil, qui nous permet de vivre dans une société humaine." (Ib., *Degl. Elem.*, VII).

La divine providence qui dirige les mauvaises passions des hommes est une réédition de l'axiome populaire: *l'homme s'agite et Dieu le mène*. Cette divine providence du philosophe napolitain et ce dieu de la sagesse populaire qui conduisent l'homme à l'aide de ses vices et de ses agitations, qui sont-ils?

Le modèle production, répond Marx.

Vico, d'accord avec la raison populaire, affirme que l'homme seul fournit les forces motrices de l'histoire. Mais ses besoins et ses passions, mauvaises et bonnes, ne sont pas des quantités invariables, ainsi que le pensent les idéalistes, pour qui l'homme est resté toujours le même. Par exemple, l'amour maternel, cet héritage des animaux, sans lequel l'homme à l'état sauvage n'aurait pu vivre et se perpétuer, s'amoindrit dans la civilisation au point de disparaître chez les mères des classes riches, qui, dès sa naissance, se débarrassent de l'enfant et le confient à des soins mercenaires; d'autres femmes civilisées éprouvent si peu le besoin de la maternité qu'elles font voeu de virginité¹⁰; l'amour paternel et la jalousie sexuelle qui ne peuvent se manifester dans les tribus sauvages et barbares pendant la période polyandrique, sont au contraire très développés chez les civilisés; — le sentiment de l'égalité, vivace et impérieux chez les sauvages et les barbares, vivant en communauté, au point d'interdire à qui que ce soit la possession d'un objet que les autres ne pourraient posséder, s'est si bien oblitéré depuis que l'homme vit sous le régime de la propriété individuelle, que les pauvres et les salariés de la civilisation acceptent avec résignation, comme une fatalité divine et naturelle, leur infériorité sociale.

Ainsi donc, dans le cours du développement humain, des passions fondamentales se transforment, se réduisent et s'éteignent, tandis que d'autres naissent et grandissent. Ne chercher que dans l'homme les causes déterminantes de leur production et évolution serait admettre que, bien que vivant dans la nature et la société, il ne subit pas l'influence de la réalité ambiante. Une telle supposition ne peut naître, même dans la cervelle du plus quintessencié idéaliste, car il n'oserait prétendre que l'on doit rencontrer le même sentiment de pudeur chez la femme de famille décente et la malheureuse gagnant son existence avec son sexe; la même rapidité de calcul chez le commis de banque et l'académicien; la même agilité des doigts chez le pianiste professionnel et le terrassier. Il est donc incontestable que l'homme physique, intellectuel et moral, subit d'une manière inconsciente mais profonde, l'action du milieu dans lequel il se meut.

IV

Le milieu naturel et le milieu artificiel ou social

L'action du milieu n'est pas seulement directe, elle ne s'exerce pas uniquement sur l'organe qui fonctionne, sur la main dans le cas du pianiste et du terrassier, sur une partie

¹⁰ On observe un phénomène semblable chez des insectes qui ont su se créer un milieu social: la reine des abeilles, qui est la mère de la ruche, ne s'occupe pas de sa progéniture et tue ses filles, pourvues d'organes sexuels, que les ouvrières neutres doivent protéger contre la fureur maternelle. Des races de poules domestiquées ont perdu l'instinct de la maternité; quoique excellentes pondeuses, elles ne couvent jamais.

du cerveau dans celui du commis et de l'académicien, sur le sens moral dans celui de la femme honnête et de la prostituée; elle est encore indirecte et retentit sur tous les organes. Cette généralisation de l'action du milieu, que Geoffroy Saint-Hilaire désignait sous le nom caractéristique de *subordination des organes* et que les naturalistes modernes appellent *loi de corrélation*, Cuvier l'exposait ainsi: "Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent et concourent à la même action définitive par une action réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres parties ne changent aussi¹¹." Par exemple la forme des dents d'un animal ne peut se modifier pour une cause quelconque, sans entraîner des modifications dans les mâchoires, les muscles qui les font mouvoir, les os du crâne auxquels ils sont attachés, le cerveau que le crâne emboîte¹², les os et les muscles qui supportent la tête, la forme et la longueur des intestins, en un mot dans toutes les parties du corps. Les modifications qui se sont produites dans les membres antérieurs, dès qu'ils ont cessé de servir à la marche, ont amené des transformations organiques qui ont définitivement séparé l'homme des singes anthropoïdes.

Il n'est pas toujours possible de prévoir et de comprendre les modifications qu'entraîne le changement survenu dans un organe quelconque: ainsi pourquoi la rupture d'une jambe ou l'ablation d'un testicule chez les cervidés amènent l'atrophie du bois de la tête du côté opposé; pourquoi les chats blancs sont sourds; pourquoi les mammifères à pied muni d'un sabot sont herbivores et ceux à pied pourvu de cinq doigts, munis de griffes, carnassiers?

Un simple changement dans les habitudes, en soumettant un ou plusieurs organes à un usage inaccoutumé, a parfois pour conséquences des modifications profondes dans l'organisme tout entier. Darwin dit que le seul fait de brouter constamment sur des pentes inclinées a occasionné des variations dans le squelette de certaines races de vaches de l'Écosse. Les naturalistes sont d'accord pour considérer les cétacés — baleines, cachalots et dauphins — comme d'anciens mammifères terrestres qui, trouvant dans la mer une alimentation plus abondante et plus facile, sont devenus nageurs et plongeurs: ce nouveau genre de vie a transformé leurs organes, recuisant à l'état de vestiges ceux qui ne servent plus, développant les autres et les adaptant aux nécessités du milieu aquatique. Les plantes du Sahara, pour s'adapter à son milieu aride, ont dû réduire leur taille et le nombre des feuilles à deux ou quatre, les enduire d'une couche cireuse pour prévenir l'évaporation et allonger prodigieusement les racines pour chercher l'humidité; leurs phénomènes végétatifs se font à contre-saison; elles dorment en été, dans la saison chaude, et végètent en hiver, dans la saison relativement froide et humide. Les plantes désertiques présentent toutes des caractères analogues: un milieu donné implique l'existence d'êtres présentant un ensemble de caractères déterminés.

Les milieux cosmiques ou *naturels* auxquels les végétaux et les animaux doivent s'adapter, sous peine de mort, forment, ainsi que l'être organisé de Cuvier, des ensembles, des systèmes complexes et sans limites précises dans l'espace; dont les parties sont: formation géologique et composition du sol, voisinage de l'équateur, élévation au-dessus du niveau de la mer, cours d'eaux qui l'arrosent, quantité de pluie qu'il reçoit et de chaleur solaire qu'il emmagasine, etc., et plantes et animaux qui y vivent. Ces parties se correspondent, de sorte que l'une d'elles ne peut changer sans entraîner de changement dans les autres parties: les changements des milieux naturels, pour être moins rapides que ceux qui se produisent dans les êtres organisés, sont cependant appréciables. Les forêts, par

¹¹ Cuvier, *Discours sur les Révolutions de la Surface du globe*.

¹² Des anatomistes estiment que les muscles temporaux — crotaphites — qui, chez les carnassiers et beaucoup de singes, se rejoignent sur la voûte du crâne et l'enveloppent volume dans une sangle, en comprimant la boîte crânienne, empêchent le développement du cerveau, relativement réduit par rapport à celui des animaux qui, comme l'homme, ont un appareil masticateur peu développé et des muscles crotaphites peu puissants. R. Anthony, en enlevant à deux chiens, au moment de la naissance, un des muscles temporaux, a constaté, quelques mois après, que la moitié du crâne correspondant au muscle supprimé était plus bombée, et que l'hémisphère cérébral avait augmenté de volume. — *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 23 novembre 1903.

exemple, ont une influence sur la température et sur les pluies, et par conséquent sur l'humidité et l'humus du sol. Darwin a montré que des animaux, en apparence insignifiants, comme les vers, ont joué un rôle considérable dans la formation de la terre végétale; Berthelot et les agronomes Hellriegel et Willfarth ont prouvé que les bactéries, qui pullulent dans les nodosités des racines des légumineuses, sont des agents fertilisateurs du sol. L'homme, par l'élevage et la culture, exerce une action marquée sur le milieu naturel; des déboisements, commencés par les Romains, ont transformé en déserts inhabitables de fertiles contrées de l'Asie et de l'Afrique.

Les végétaux, les animaux et l'homme à l'état de nature, qui subissent l'action du milieu naturel, sans autre moyen de résistance que la faculté d'adaptation de leurs organes, doivent finir par se différencier, alors même qu'ils auraient une commune origine, si, pendant des centaines et des milliers de générations, ils vivent dans des milieux naturels différents. Les milieux naturels dissemblables tendent donc à diversifier les hommes aussi bien que les plantes et les animaux: c'est en effet pendant la période sauvage que se sont formées les diverses races humaines.

L'homme non seulement modifie par son industrie le milieu naturel dans lequel il vit, mais il crée de toutes pièces un milieu *artificiel* ou social qui lui permet sinon de soustraire son organisme à l'action du milieu naturel, du moins de l'atténuer considérablement. Mais ce milieu artificiel exerce à son tour une action sur l'homme, tel qu'il lui est fourni par le milieu naturel. L'homme, ainsi que le végétal et l'animal domestiqués, subit donc l'action de deux milieux.

Les milieux artificiels ou sociaux que les hommes ont créés successivement diffèrent entre eux par leur degré d'élaboration et de complexité; mais les milieux de même degré d'élaboration et de complexité présentent entre eux de grandes ressemblances, quelles que soient les races humaines qui les ont créés et quels que soient leurs situations géographiques: de sorte que si les hommes contribuent à subir l'action diversifiante de milieux naturels dissemblables, ils sont également soumis à l'action de milieux artificiels semblables, qui travaillent à diminuer les différences de races et à développer chez eux les mêmes besoins, les mêmes intérêts, les mêmes passions et la même mentalité. D'ailleurs les milieux naturels semblables, comme par exemple ceux situés à même latitude et altitude, exercent une pareille action unifiante sur les végétaux et animaux qui y vivent; ils ont une flore et une faune analogues. Les milieux artificiels semblables tendent donc à unifier l'espèce humaine que des milieux naturels dissemblables ont diversifié en races et sous-races.

Le milieu naturel évolue avec une si extrême lenteur que les espèces végétales et animales qui s'y sont adaptées semblent immuables. Le milieu artificiel évolue au contraire avec une croissante rapidité, aussi l'histoire de l'homme et de ses sociétés, comparée à celle des animaux et des végétaux, est extraordinairement mouvementée.

Les milieux artificiels, ainsi que l'être organisé et le milieu naturel, forment des ensembles, des systèmes complexes sans limites précises dans l'espace et le temps, dont les parties se correspondent et sont si étroitement liées qu'une seule ne peut être modifiée sans que toutes les autres ne soient ébranlées et ne doivent à leur tour subir des remaniements.

Le milieu artificiel ou social, d'une extrême simplicité et se composant d'un petit nombre de pièces chez les peuplades sauvages, se complique à mesure que l'homme progresse par l'addition de pièces nouvelles et par le développement de celles qui existaient déjà. Il est formé depuis la période historique par des institutions économiques, sociales, politiques et juridiques, par des traditions, des habitudes, des mœurs et des morales, par un sens commun et une opinion publique, par des religions, des littératures, des arts, des philosophies, des sciences, des modes de production et d'échange, etc., et par les hommes qui y vivent. Ces parties, en se transformant et en réagissant les unes sur les autres, ont donné naissance à une série de milieux sociaux de plus en plus complexes et étendus, qui, au fur et à mesure, ont modifié les hommes; car, ainsi que le milieu naturel, un milieu social

donné implique l'existence d'hommes présentant au physique et au moral un ensemble de caractères analogues. Si toutes ces parties qui se correspondent étaient stables ou ne variaient qu'avec une excessive lenteur, comme le font les parties du milieu naturel, le milieu artificiel resterait en équilibre et il n'y aurait pas d'histoire; son équilibre, au contraire, est d'une extrême et croissante instabilité; constamment dérangée par les changements se produisant dans l'une quelconque de ses parties, qui alors réagit sur toutes les autres.

Les parties d'un être organisé, ainsi que celles d'un milieu naturel, réagissent les unes sur les autres directement, mécaniquement pour ainsi dire: lorsqu'au cours de l'évolution animale la station verticale fut définitivement acquise par l'homme, elle devint le point de départ de transformations de tous les organes; lorsque la tête au lieu d'être portée par des muscles puissants au bout du cou, comme elle l'est chez les autres mammifères, fut supportée par la colonne vertébrale, ces muscles et les os sur lesquels ils s'insèrent se modifièrent et, en se modifiant, modifièrent le crâne et l'encéphale, etc. Lorsque la couche de terre végétale d'une localité augmente par une cause quelconque, au lieu de porter des plantes rabougries, elle nourrit une forêt, qui modifie le régime des eaux, qui accroissent le volume des cours d'eaux, etc. Mais les parties d'un milieu artificiel ne peuvent réagir les unes sur les autres que par l'intermédiaire de l'homme. La partie modifiée doit commencer par transformer physiquement et mentalement les hommes qu'elle fait fonctionner et leur suggérer les modifications qu'ils doivent apporter aux autres parties pour les mettre au niveau du progrès réalisé chez elle, afin qu'elles ne le gênent pas dans son développement et afin que de nouveau elles lui correspondent. Les parties non modifiées font sentir leur inconvénient, précisément par les qualités utiles qui constituaient leurs "bons côtés"; lesquelles, en devenant surannées, sont nuisibles et constituent alors autant de "mauvais côtés", d'autant plus insupportables, que les modifications qu'elles auraient dû subir sont plus importantes. Le rétablissement de l'équilibre des pièces du milieu artificiel ne s'effectue souvent qu'après des luttes entre les hommes particulièrement intéressés dans la partie en voie de transformation et les hommes occupés dans les autres parties.

Le rappel de faits historiques, trop récents pour n'être pas dans la mémoire, illustrera le jeu des pièces du milieu artificiel par l'intermédiaire de l'homme.

L'industrie, quand elle eut utilisé l'élasticité de la vapeur comme force motrice, réclama de nouveaux moyens de transport pour véhiculer son combustible, sa matière première et ses produits. Elle suggéra aux industriels intéressés l'idée de la traction à vapeur sur lignes ferrées, qui commença à être mise en pratique dans le bassin houiller du Gard en 1830 et dans celui de la Loire en 1832; c'est en 1829 que Stephenson fit circuler en Angleterre le premier train mû par une locomotive. Mais quand on voulut donner de l'extension à ce mode de locomotion, on se heurta à de vives et nombreuses résistances, qui pendant des années retardèrent son développement. M. Thiers, un des chefs politiques de la bourgeoisie censitaire et un des représentants autorisés du sens commun et de l'opinion publique, s'y opposa énergiquement parce que, déclarait-il, "un chemin de fer ne peut marcher". Les chemins de fer, en effet, bouleversaient les idées les plus raisonnables et les mieux assises: ils exigeaient, entre autres choses impossibles, de graves changements dans le mode de propriété, servant de base à l'édifice social de la bourgeoisie, alors régnante. Jusque-là un bourgeois ne créait une industrie ou un commerce qu'avec son argent, additionné, tout au plus, de celui de un ou deux amis et connaissances, ayant confiance en son honnêteté et habileté; il gérait l'emploi des fonds et était le propriétaire réel et nominal de la fabrique ou de la maison de commerce. Mais les chemins de fer avaient besoin pour s'établir de si énormes capitaux qu'il était impossible de les trouver réunis dans les mains de quelques individus: il fallait donc décider un grand nombre de bourgeois à confier leur cher argent, qu'ils ne quittaient jamais de l'oeil, à des gens dont ils connaissaient à peine le nom et encore moins la capacité et la moralité. L'argent lâché, ils perdaient tout contrôle sur son emploi; ils n'avaient pas non plus la propriété personnelle des gares, wagons, locomotives, etc., qu'il servait à créer; ils n'avaient droit qu'aux bénéfices, quand il y en avait; au lieu de pièces d'or et d'argent ayant du volume, du poids et d'autres solides qualités, on leur

remettait une mince et légère feuille de papier, représentant fictivement une parcelle aussi infinitésimale qu'insaisissable de la propriété collective, dont elle portait le nom imprimé en gros caractères. De mémoire bourgeoise, jamais la propriété n'avait revêtu une forme aussi métaphysique. Cette forme nouvelle qui *dépersonnalisait* la propriété, était en si violente contradiction avec celle qui faisait les délices des bourgeois, celle qu'ils connaissaient et sa transmettaient depuis des générations, que pour la défendre et la propager, il ne se trouva que des hommes chargés de tous les crimes et dénoncés comme les pires perturbateurs de l'ordre social; que des socialistes: Fourier et Saint-Simon préconisèrent la mobilisation de la propriété en actions de papier¹³. On rencontre dans les rangs de leurs disciples les industriels, les ingénieurs et les financiers qui préparèrent la révolutions de 1848 et se firent les complices du 2 décembre: ils profitèrent de la révolution politique pour révolutionner le milieu économique en centralisant les neuf banques provinciales en la Banque de France, en légalisant la nouvelle forme de propriété et en la faisant accepter par l'opinion publique et en créant le réseau des chemins de fer français.

La grande industrie mécanique, qui doit faire venir de loin son combustible et sa matière première et qui doit écouler au loin ses produits, ne peut tolérer le morcellement d'une nation en petits Etats autonomes ayant chacun des douanes, des lois, des poids et mesures, des monnaies, du papier-monnaie, etc., particuliers; elle a besoin au contraire pour se développer de nations unifiées et centralisées. L'Italie et l'Allemagne n'ont satisfait à ces exigences de la grande industrie qu'au prix de guerres sanglantes. MM. Thiers et Proudhon, qui avaient de si nombreux points de ressemblance et qui représentaient les intérêts politiques de la petite industrie se firent les ardents défenseurs de l'indépendance des Etats du Pape et des princes italiens.

Puisque l'homme crée et modifie successivement les parties du milieu artificiel, c'est donc en lui que résident les forces motrices de l'histoire, ainsi que le pensent Vico et la sagesse populaire, et non pas en la Justice, le Progrès, la Liberté et autres entités métaphysiques, ainsi que le répètent étourdiment les historiens les plus philosophiques. Ces idées confuses et imprécises varient d'après les époques historiques et d'après les groupes et même les individus d'une même époque, car elles sont les réflexions dans l'intelligence des phénomènes qui se produisent dans les diverses parties du milieu artificiel: par exemple le capitaliste, le salarié et le magistrat ont des notions différentes sur la Justice. Le socialiste entend par justice la restitution aux producteurs salariés des richesses qui leur ont été volées, et le capitaliste la conservation de ces richesses volées, et comme celui-ci possède le pouvoir économique et politique, sa notion prédomine et fait la loi, qui, pour le magistrat, devient la Justice. Précisément parce que le même mot recouvre des notions contradictoires, la bourgeoisie a fait de ces idées un instrument de duperie et de règne.

La partie du milieu artificiel ou social donne là l'homme qui y fonctionne une éducation physique, intellectuelle et morale. Cette éducation des choses qui engendre chez lui des idées et excite ses passions, est inconsciente; aussi quand il agit, il s'imagine suivre librement les impulsions de ses passions et de ses idées, tandis qu'il ne fait que céder aux influences exercées sur lui par une des parties du milieu artificiel, laquelle ne peut réagir sur

¹³ Fourier, dans le *Traité de l'Unité universelle*, énumère les avantages que cette forme de propriété offre au capitaliste qui ne "court aucun risque de larcin, d'incendie et même de tremblement de terre... Un pupille ne risque jamais de perdre, ni d'être lésé sur la gestion et les revenus, l'administration est la même pour lui que pour les autres actionnaires... Un capitaliste possédât-il cent millions, peut, d'un instant à l'autre, réaliser sa fortune, etc." Elle assurerait la paix sociale, car les "goûts séditieux se changent en amour de l'ordre si l'homme devient propriétaire", or "le pauvre, ne possédât-il qu'un écu, peut prendre part à l'une des actions populaires, divisées en parcelles fort petites... et devenir propriétaire en infiniment petit du canton tout entier, et pouvant dire *nos palais, nos magasins, nos trésors*". Les socialistes utopistes étaient plutôt les représentants du collectivisme capitaliste que de n'était que de l'émancipation ouvrière. Leur âge d'or n'était que l'âge de l'argent. Napoléon III et ses complices du coup d'État étaient imbus de ces principes du socialisme utopique; ils facilitèrent aux plus petites bourses l'accès aux rentes sur l'Etat, dont la possession, jusque-là, était le privilège des grosses bourses; ils démocratisèrent la rente, selon l'expression de l'un d'eux, en permettant l'achat de cinq, et même de un franc de rente. Ils croyaient, en intéressant la masse à la solidité du crédit public, empêcher les révolutions politiques.

les autres parties que par l'intermédiaire de ses idées et passions; obéissant inconsciemment à la pression indirecte du milieu, il attribue la direction de ses actions et agitations à un Dieu, à une divine intelligence ou à des idées de Justice, de Progrès, d'Humanité, etc. Si la marche de l'histoire est inconsciente, puisque, comme dit Hegel, l'homme aboutit toujours à un résultat autre que celui qu'il cherchait, c'est que jusqu'ici il n'a pas eu conscience de la cause qui le fait agir et qui dirige ses actions.

Quelle est la partie du milieu social la plus instable, celle qui change le plus fréquemment en quantité et en qualité, celle qui est la plus susceptible d'ébranler tout l'ensemble?

Le mode de production, répond Marx.

Marx entend par mode de production la manière de produire et non ce qu'on produit: ainsi on a tissé dès les temps préhistoriques, et ce n'est que depuis environ un siècle que l'on tisse mécaniquement. Le mode mécanique de production est la caractéristique essentielle de l'industrie moderne. Nous avons sous les yeux un exemple sans pareil de sa foudroyante et irrésistible puissance pour transformer les institutions sociales, économiques, politiques et juridiques d'une nation. Son introduction au Japon l'a élevé dans l'espace d'une génération de l'état féodal du moyen âge à l'état constitutionnels du monde capitaliste et l'a placé au rang des puissances mondiales.

Des causes multiples concourent à assurer au mode de production cette toute-puissance d'action. La production absorbe directement ou indirectement l'énergie de l'immense majorité des individus d'une nation, tandis que, dans les autres parties constituant le milieu social (politique, religion, littérature, etc.), une restreinte minorité est engagée et encore cette minorité doit s'y intéresser pour se procurer les moyens d'existence matérielle et intellectuelle: par conséquent tous les hommes subissent mentalement et physiquement, plus ou moins, l'influence modification du mode de production, tandis qu'un très petit nombre d'hommes est soumis à celle des autres parties: or, comme c'est par l'intermédiaire des hommes que les différentes pièces du milieu social réagissent les unes sur les autres, celle qui modifie le plus d'hommes possède nécessairement le plus d'énergie pour ébranler tout l'ensemble.

Le mode de production, d'importance relativement insignifiante dans le milieu social du sauvage, prend une importance prépondérante et sans cesse croissante par l'incessante incorporation dans la production des forces de la nature à mesure que l'homme apprend à les connaître: l'homme préhistorique a commencé cette incorporation en se servant des cailloux comme arme et outil.

Les progrès du mode de production sont relativement rapides, non seulement parce que la production occupe une masse énorme d'hommes, mais encore parce que, en allumant "les furies de l'intérêt privé", elle met en jeu les trois vices qui, pour Vico, sont les forces motrices de l'histoire: la dureté de coeur, l'avarice et l'ambition.

Les progrès du mode de production sont devenus si précipités depuis deux siècles que les hommes intéressés dans la production doivent constamment remodeler les pièces correspondantes du milieu social pour les tenir à niveau; les résistances qu'ils rencontrent donnent lieu à d'incessants conflits économiques et politiques: ainsi donc, si l'on veut découvrir les causes premières des mouvements historiques, il faut aller les chercher dans le mode de production de la vie maternelle, qui, comme dit Marx, conditionne en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle.

Le déterminisme économique de Marx enlève à la loi d'unité de développement historique de Vico son caractère prédéterminé, qui ferait supposer que les phases historiques d'un peuple, ainsi que les phases embryonnaires d'un être, comme le pensait Geoffroy Saint-Hilaire, sont indissolublement liées à sa nature même et sont déterminées par l'inéluctable action d'une force interne, d'une "force évolutive", qui le conduirait par des voies préétablies vers des fins marquées d'avance; d'où il s'ensuivrait que tous les peuples devraient progresser toujours et quand même, d'un pas égal et par une seule et même voie.

La loi d'unité de développement, ainsi conçue, ne serait vérifiée par l'histoire d'aucun peuple.

L'histoire, au contraire, montre les peuples, les uns, s'attardant dans des phases d'évolution, que d'autres franchissent au pas de course, tandis que d'autres rétrogradent de celles où ils étaient déjà arrivés. Ces arrêts, progressions et régressions ne s'expliquent que si l'on éclaire l'histoire sociale, politique et intellectuelle des différents peuples par l'histoire des milieux artificiels dans lesquels ils ont évolué: les changements de ces milieux, déterminés par le mode de production, déterminent à leur tour les événements historiques.

Les milieux artificiels ne se transformant qu'au prix de luttes nationales et internationales, les événements historiques d'un peuple sont donc placés sous la dépendance des rapports qu s'établissent entre le milieu artificiel à transformer et ce peuple, tel qu'il a été façonné par le milieu naturel et les habitudes héréditaires et acquises. Le milieu naturel et le passé historique, imprimant à chaque peuple des caractères originaux, il s'ensuit que le même mode de production n'engendre pas avec une exactitude mathématique des milieux artificiels ou sociaux identiques, et n'occasionne pas, par conséquent, des événements historiques absolument semblables chez les différents peuples, et à tous les moments de l'histoire, puisque la concurrence vitale internationale s'élargit et s'intensifie à mesure que croît le nombre des peuples qui parviennent aux étapes supérieures de la civilisation. L'évolution historique des peuples, pas plus que l'évolution embryonnaire des êtres, n'est donc prédéterminée: si elle passe par des organisations familiales, propriétaires, juridiques et politiques semblables, et par des formes de pensée philosophique, religieuse, artistique et littéraire analogues, c'est que les peuples, quels que soient la race et l'habitat géographique, passent en se développant par des besoins matériels et intellectuels sensiblement semblables, et doivent forcément recourir, pour les satisfaire, aux mêmes procédés de production¹⁴.

Le déterminisme économique de Karl Marx,
Ed. Giard et Brière, Paris, 1909.

¹⁴ E. Geoffroy Saint-Hilaire, qui introduisit dans l'histoire naturelle l'unité de plan de composition, comme Vico avait introduit dans l'histoire humaine l'unité de développement, pensait que l'évolution embryonnaire dans l'oeuf, à partir de la fécondation jusqu'à la naissance, se faisait suivant un plan préétabli, de sorte que les phases morphologiques se succédaient nécessairement, et que le monstre était un être partiellement arrêté à une des phases de l'évolution embryonnaire.

Les embryologistes modernes, qui rejettent le plan préétabli, pensent que l'évolution embryonnaire, étant donné l'intégrité de l'embryon, est sous la dépendance de ses relations avec le milieu dans lequel il se développe. Si, par exemple, on détruit un ou plusieurs segments (blastomères) d'oeufs de grenouille, d'oursin, d'échinoderme, etc., on produit des monstres, c'est-à-dire des être incomplets, bien que parfois les parties non endommagées reproduisent les parties faisant défaut. — Si aux premiers stades de segmentation on partage en deux l'embryon, et qu'on réussisse à faire vivre les parties séparées, on obtient deux individus au lieu d'un, comme c'eût été le cas si l'oeuf n'avait pas été divisé; on suppose qu'une séparation analogue de l'oeuf humain dans la matrice serait la cause des grossesses gémellaires. Si l'on modifie le milieu liquide dans lequel l'oeuf se développe par l'addition de sels minéraux, on modifie les formes de l'embryon et on lui fait prendre de nouvelles formes.

Les mêmes formes ne se perpétuent, dans la nature, que parce que les influences qui les dirigent sont, sinon identiques à elles-mêmes, du moins extrêmement semblables dans leurs rapports réciproques. Les très légères variations de ces influences ont pour conséquence des modifications secondaires qui différencient les individus d'une même portée et d'une même famille; quand ces variations sont plus importantes, elles peuvent donner naissance à des variétés, à des mutations qui sont susceptibles de devenir le point de départ de nouvelles races.

Il était intéressant de rapprocher de la conception socialiste de l'histoire humaine la conception naturaliste de la vie embryonnaire.